

(Nuit. Une personne court le long du boulevard de Clichy.) Depuis longtemps déjà c'est la fin, ses pas déferlent s'éraflant sur l'asphalte, fuite erratique précipitée, précipice d'un sourire blondeur facile mais incrustée et voix de nymphe (décor : à Paris il n'y a pas d'étoiles) le gouffre aveugle est trop profond, civière de souvenirs (image : il y a un grain de beauté sur sa tempe droite) refluant fleurant son refus de (conséquence : je me souviens de tout chaque grain de sa peau ses cheveux sur sa nuque et ses chignons absurdes, le thé trop infusé et les rideaux cassés) : il n'y aura pas de retour à Calypso. Les mythes sont ancrés depuis trop longtemps, et les vents pas favorables (revirement : visage ferme, regard projeté). Elle le sait, seul le départ. Le lien entre elles, c'est-à-dire l'absence. Leurs baisers, un ennui. Des caresses diffractées. La lassitude, hypnose des jours réglés. (Jour. Une personne marche le long du boulevard de Clichy.) Et parfois si elle repense à elle, simple hommage à une inconnue. (La personne s'arrête, pose ses mains sur le tronc d'un arbre semi-mort, automnal.) Comme ça, en balbutiant un peu, elle dirait alors dehors c'était presque l'hiver, il neigeait mais en plus sombre :

des feuilles mortes, au moins c'était sec, oui c'est très important ce genre de détails pour différencier les saisons. Elle sentirait une acuité accrue se développer aux abords des détails. Parce que tout devenait si abstrait. (Résumé : une histoire très courte, avec beaucoup de fiction au milieu et enfin quelque chose de vrai à la fin.) On lui demande : mais quand même, tu n'es pas triste. On s'étonne. On s'indigne (épanorthose). Mais non, elle n'est pas triste. Puisque c'était la bonne solution. Puisque tout est bien. Pourquoi serais-je triste, je trouve que tout est bien. La seule chose qui la rendrait triste. Un détail. (Un livre énorme couverture bleu nuit posé sur un bureau un banc un trottoir, au choix.) Comme toujours des détails. Les livres de psychiatrie. La seule chose qui l'inquiète. Les livres qui disent c'est normal pour les gens comme vous de tout rater, et surtout sa vie amoureuse.

Alors elle s'éloigne de Calypso en s'inquiétant, et si jamais jamais. Si jamais jamais quelque chose de plus de six mois. N'advenait et qu'un corps enfin résiste à l'érosion de ma présence. J'ai vingt-six ans. Calculs chiffres expectations, trouver une moyenne et définir la norme. Non cette personne n'est pas normale. Elle est un peu trop brune pour être française. Elle est un peu trop homosexuelle pour être hétérosexuelle. Et surtout ça. (Visage : un masque neutre.) C'est plus difficile à définir. Elle est un peu trop bizarre pour être normale, voilà. Probablement

de la mauvaise volonté. Quelle arrogance. Elle a un problème avec l'autorité. Quelle immaturité. Elle ne pense qu'à ça, elle ne fait rien d'autre que lire et écrire. Il faudrait qu'elle sorte. Trop renfermée. Tellement effacée, elle en disparaîtra. Pourtant on ne voit qu'elle. Quelque chose qu'on remarque. Parce qu'elle dérange. Elle ne veut pas. Elle refuse. Elle ne pense qu'à ça, jamais à nous. Autocentrée. Il y a aussi le monde autour, il faudrait qu'elle ouvre les yeux. Ou surtout la bouche. Elle parle si peu. Parce que les yeux. Ça va les yeux, elle nous fixe parfois. Parfois j'ai peur. Je crois qu'elle est malheureuse. C'est de sa faute. Quelle cruche. On devrait peut-être la punir. Ou lui arracher ses livres. On devrait peut-être la mettre à la poubelle. Inadaptée. Parfois j'ai peur.

On dirait qu'elle fait tout pour se différencier. Quel mal y a-t-il à être comme nous. On n'est pas assez bien pour elle. Pourquoi tu veux pas dormir la nuit. C'est quand même pas si dur de dire bonjour. Y a des médicaments pour ça, des heures pour vivre et pour se taire. Des comprimés pour devenir normal. Ou pour s'intoxiquer on sera débarrassé plus vite de ces gens-là. Des comprimés pour tailler la société et que rien ne dépasse, c'est la méthode française et les jardins de Versailles.

Elle raconte : Au bout de vingt-cinq ans de galère. Je ne comprenais jamais rien, s'il fallait tourner à droite ou à gauche et pourquoi pas en haut et puis

surtout comment. Que toutes ces choses aient été si exténuantes, inatteignables. Rester assis dormir supporter la radio les repas en commun répondre au téléphone renvoyer les papiers, et puis bonjour sourire, et le chaos du monde qui m'envahit pour m'enfermer comme dans la brume au royaume de l'opacité, alors la transparence devient de glace et les mots résonnent dans le vide, torrent d'écho sur mes parois, cette sensation surtout lorsque les gens parlent et le mouvement de leurs lèvres, moi je suis à côté, proche et pourtant si loin. Au bout de vingt-cinq ans, je ne pouvais plus accuser les circonstances, la fatigue, la météo, la pollution ni l'alignement des planètes ou les rayons *gamma*. Il restait moi. Je ne pouvais plus dormir ailleurs que sous la table du salon et je cassais régulièrement la fenêtre avec l'aspirateur ou le micro-ondes, mon assureur n'en pouvait plus. Je hurlais la nuit, pendant des heures, et le jour j'avais peur, la lumière, le bruit des voitures, les gens en liberté. Certains jours je ne savais plus trop comment faire pour parler, la parole était bloquée.

J'allais mal, d'ailleurs je n'allais plus nulle part.

Quelque chose en moi se rebellait. Le cerveau et ses divergences se sont retrouvés enfermés, décor-tiqués. Je fus déclarée autiste, c'est-à-dire beaucoup trop saine d'esprit pour une société pervertie. Ma seule guérison était de changer le monde, sous les pavés la plage, réédition. En attendant, ils m'ont

dit : incurable. Il faudra apprendre à vous cogner partout supporter tous les bleus. Vous avez l'autisme invisible, pour qu'on vous foute la paix, vous pourrez toujours apprendre à faire semblant. Ce que vous faites déjà, répliques et pas de danse de la normalité. Il faudra aller plus loin, ce sera dur, les autistes ont le malheur d'être un peu trop honnêtes. Et on vit dans un monde où il ne faut surtout pas l'être, mais il faut savoir faire semblant de l'être, vous suivez ? Non.

On lui dit vous êtes autiste et elle entend : tiens encore une minorité, un groupe opprimé de plus auquel je suis censé appartenir. Et si c'était la solution la réponse à tant de détours, le déclic, point final mais propulsion. On lui rend le bilan de ses tests, elle reste assise dans le bureau de la psychiatre et elle ne bouge pas. Pas plus que d'habitude. Alors on lui dit : oui vous avez ce visage. Impassible toujours. Vous n'êtes pas du tout neurotypique. Vous comprenez. Vous êtes autiste. Après elle sort de l'hôpital, elle marche dans la rue et c'est le même soleil qu'avant.

Elle arrive chez l'amie, elle s'assied à la table et la regarde s'agiter dans la cuisine. Alors ? Alors ils ont dit que j'étais autiste. Ah, c'est tout, mais ça ne veut rien dire ça. Ah bon tu crois ? Mais non c'est très vaste, tout le monde l'est un peu, ça ne veut rien dire, par contre j'ai vu un reportage il y a une sorte d'autiste trop bizarre ils ne ressentent jamais rien il

paraît ça fait trop peur je sais plus comment ça s'appelle. Oui Asperger, justement ils m'ont dit que c'était ça. Ah. Oui.

Et si jamais quelqu'un s'était trompé. Et si jamais quelqu'un voulait de moi un jour. Et si jamais je ne pouvais pas aimer. Et si jamais mon visage disparaissait. Et si jamais on se taisait maintenant. Et si jamais jamais, et si jamais toujours. L'amie dit qu'elle fait une tarte maintenant, une tarte au citron mais elle a oublié d'acheter les citrons, elle sort juste cinq minutes elle revient. Le bruit de la porte qui claque. La personne reste assise dans l'inhumanité de la pièce sans lumière. La table en formica, la théière ébréchée. Maintenant plus rien ne sera comme avant et les gens partiront acheter des citrons. Elle envoie un message à Lola : Je suis officiellement autiste. On s'en doutait mais c'est différent. On en riait. Il faudra réapprendre. Réapprendre la légèreté et le rire. Elle voudrait le visage de Lola face à elle et sa compréhension. Mais non rien, personne, personne ne sera comme avant. L'amie rentre avec ses citrons et la personne a besoin de parler, et tu sais quoi ils ont dit qu'il fallait que je sois cobaye pour leur labo. Leur labo à Saclay.

L'amie appelle sa mère pour avoir la recette de la tarte au citron, il lui faut une précision sur la dose de sucre. La personne attend patiemment, elle est polie. Elle regarde l'amie, ses gestes légèrement dyspraxiques, tous les mouvements sont un sourire